

## Comment procurer la paix ? <sup>(1)</sup>

---

« Heureux ceux qui procurent la paix !  
car ils seront appelés fils de Dieu. »

(Mt. V, 7.)

Comme les précédentes années, un groupe de frères et d'amis, parmi lesquels se trouve le président du Consistoire de Paris, nous ont demandé de considérer le dimanche qui précède Noël comme le Dimanche de la Paix et de diriger dans ce sens nos prédications. C'est de grand cœur que nous déférons à cette invitation, qui répond de tous points à nos convictions et à nos sentiments. A la vérité, je craindrais de ne pas faire une œuvre suffisamment évangélique et pratique, de ne pas travailler assez directement à votre salut et à votre sanctification, ce qui est le but de toute prédication chrétienne, si ce matin, dans cette chaire, je m'occupais exclusivement de ces relations internationales sur lesquelles notre action est si faible et si indirecte. Mais allons un peu plus au fond des choses. Le vrai moyen, en tout cas le plus efficace, d'empêcher la guerre, c'est de réprimer et, autant que possible, de supprimer, dans notre propre cœur, puis dans les milieux où s'exerce notre influence, les passions qui y conduisent. J'ajoute que c'est là la méthode chrétienne par excellence. Jésus-Christ, on l'a souvent remarqué, n'a pas dénoncé les iniquités sociales de son temps, telles que la guerre, l'esclavage, la sujétion de la femme ; surtout il n'a pas compté sur la force ni fait appel aux révolutions pour les détruire ; mais il a déposé au sein de l'humanité un levain qui devait soulever et transformer toute la pâte. Dans la mesure, en effet, je ne dis pas où un christianisme officiel et extérieurement professé, mais où l'Évangile est reçu dans les cœurs, ce qui est tout autre chose, la conscience publique éclairée et purifiée s'insurge contre la guerre, et les jours annoncés par les prophètes, où les épées seront transformées en hoyaux et les halberdes en serpes, se préparent et se hâtent. C'est surtout par cette voie que nous pouvons tous, hommes, femmes, enfants, quelles que soient notre obscurité, notre faiblesse, notre insignifiance politique, collaborer à l'œuvre splendide et avoir part à la

---

(1) *N. D. L. D.* Nous avons choisi ce sermon inédit sur la paix, parce qu'il nous paraît par endroits d'une actualité saisissante. Nous comptons publier encore dans cette Revue d'autres sermons inédits.

magnifique bénédiction proclamées dans mon texte : « Heureux ceux qui procurent la paix ! car ils seront appelés fils de Dieu. »

## I

La première et principale cause de la guerre, c'est la cupidité et l'ambition, le désir immodéré et la recherche exclusive des biens matériels et terrestres. Le Japon dit : « L'intérêt de mon commerce et le besoin d'expansion qui me travaille, exigent que je me crée des débouchés et que je prenne solidement pied sur le continent. » La Russie répond : « Mes destinées providentielles et les besoins des populations presque innombrables que renferme mon empire, me commandent d'étendre de proche en proche ma domination et mon influence sur toute l'Asie et de n'y pas souffrir de rivale. » Et voilà la guerre. La guerre est le prolongement, dans l'humanité, de cette lutte pour l'existence qui nous a été révélée, au dernier siècle, comme la loi la plus générale de la nature vivante. Dans le domaine social et commercial elle s'appelle la concurrence, dans le domaine international elle s'appelle la paix armée ; elle devient la guerre dès qu'une occasion tristement propice se présente, dès que le feu de la passion rencontre un aliment qui la fait jaillir en une vive flamme, dès que le désir d'acquérir davantage l'emporte sur la crainte de compromettre ce qu'on a déjà. Il en sera ainsi fatalement, inévitablement, tant que la possession de l'argent ou de la terre, ou de certaines jouissances sensibles, sera pour les hommes le souverain bien. Car ces biens sont limités ; les uns ne les peuvent saisir qu'au détriment et à l'exclusion des autres, et les désirs qu'ils excitent sont impérieux et violents ; il faut donc de toute nécessité qu'on se les dispute, qu'on se les arrache ; sera-ce par la ruse ou par la violence ? par d'habiles négociations ou par de sanglantes conquêtes ? cela dépend des circonstances, qu'il n'est pas toujours au pouvoir de la politique humaine de prévoir, encore moins de maîtriser.

Où donc est le remède ? Il n'y en a qu'un qui soit vraiment efficace et qui aille à la racine du mal, c'est l'apaisement des passions, c'est la diminution des convoitises. Comment l'obtenir ? car il faut pourtant que l'homme sente et agisse, qu'il cherche et qu'il trouve, qu'il désire et qu'il acquière, qu'il se passionne et s'enthousiasme pour quelque chose ; le contraire serait la mort. Le problème à résoudre est donc celui-ci : faire briller à l'homme un idéal qui l'attire et qui l'enflamme sans l'armer contre son semblable. Cet idéal consiste dans la possession des biens moraux et spirituels, tels que la vérité, la justice, la liberté, la frater-

nité, le salut. Ces biens-là sont illimités ; ils n'excitent aucune rivalité malsaine ; si je les possède, ce n'est pas au détriment de mon prochain, mais à son profit ; s'il les acquiert à son tour, sa part n'est pas ôtée à la mienne, elle y est ajoutée au contraire. Jamais la flamme de ma vie spirituelle ne brille d'un plus vif éclat que lorsqu'elle a servi à rallumer quelque autre flambeau. Sans doute, tous les nobles esprits ont cherché à diriger vers ces biens supérieurs les pensées, les regards et les désirs des hommes ; mais nul n'y a travaillé, et surtout nul n'y a réussi comme Jésus-Christ. Il a résumé tous ces biens dans un mot et dans une idée sublime, celle du Royaume de Dieu. Il nous prescrit de le chercher ce royaume, avant toutes choses, et il nous promet que tout ce qui nous est indispensable en fait de biens terrestres nous sera alors donné par-dessus. En quoi consiste ce royaume et comment on s'en rapproche et l'on y entre, c'est ce que montrent les Béatitudes. On a remarqué à juste titre qu'elles s'enchaînent admirablement l'une à l'autre et forment comme une échelle d'or qui monte de la terre au ciel. Si vous avez gravi les premiers degrés de cette échelle, vous atteindrez sans peine l'avant-dernier, qui est celui marqué par notre texte. En particulier, si vous êtes débonnaire, c'est-à-dire si, en fait d'avantages et de grandeurs terrestres, vous êtes modéré dans vos désirs et vous souffrez sans colère qu'on vous dépasse et même qu'on vous porte préjudice ; si vous êtes affamé et altéré, non de fortune, mais de justice, vous serez de ceux qui procurent la paix. Vous procurerez la paix dans la famille, car vous ne souffrirez jamais qu'un conflit d'intérêts divise la vôtre, l'union des cœurs ayant à vos yeux infiniment plus de prix qu'une plus grosse part d'héritage. Vous procurerez la paix, autant qu'il dépend de vous, dans le cercle de vos relations d'affaires, car vous craindrez beaucoup plus de commettre une injustice que d'en subir une, et vous préférerez toujours à la concurrence qui divise la coopération qui unit. Vous travaillerez à procurer la paix, d'une façon lente et invisible, mais réelle, dans le monde en général, car par votre exemple et votre témoignage vous conseillerez et vous inspirerez à vos semblables la recherche sanctifiante du Royaume de Dieu qui les rapproche, plutôt que la poursuite effrénée des biens terrestres qui les met aux prises. Vous les convièez et les conduirez sur les hauteurs où règnent la lumière et la paix, plutôt que de les entraîner ou de les suivre dans ce champ clos où les forts foulent les faibles, où retentissent sans cesse à côté des cris de triomphe des cris de colère et de désespoir, où l'on sent toujours plus ou moins l'odeur de la poudre et l'odeur du sang. En un mot, Jésus-Christ est le grand pacificateur, parce qu'il

nous a révélé le Royaume de Dieu comme étant à la fois infiniment désirable et accessible à tous ; le chrétien est pacificateur à son tour, parce qu'il est témoin et imitateur de Jésus-Christ ; c'est pourquoi le Fils de Dieu a trouvé bon de partager avec eux son nom et sa gloire, de leur dire : Vous serez vous aussi fils de Dieu.

## II

Une autre cause de guerre, c'est l'orgueil, sous cette forme particulière qui s'appelle amour-propre national ou point d'honneur ; il s'agit, comme le dit Pascal avec une rudesse d'apôtre, de cet honneur que le diable a mis de son esprit superbe en celui de ses superbes enfants. Chez la Russie, c'est l'honneur du vieux gentilhomme fier de ses titres et du passé de sa famille ; chez le Japon, c'est l'orgueil du roturier récemment parvenu aux honneurs, et qui ne voit rien de trop haut pour lui. Quoi qu'il en soit, ce double orgueil envenime singulièrement le conflit actuel et en éloigne indéfiniment la solution ; car on sent qu'aucun des deux ne s'avouera vaincu que lorsqu'il y sera matériellement et absolument contraint ; à ce compte, la paix se fera longtemps attendre ; puis lorsqu'elle est enfin conclue ou imposée dans ces conditions, elle laisse au fond des cœurs d'amères rancunes qui sont les germes et les ferments d'une guerre future. Je n'ai pas besoin de montrer quelle part considérable revient à l'orgueil ou à l'amour-propre dans les animosités privées, dans les opiniâtres querelles de familles, dans la polémique des journaux, hélas ! quelquefois des journaux religieux aussi, dans ces stupides duels politiques, tellement imposés par l'opinion que nous voyons ceux même qui les blâment y recourir comme les autres.

Ici encore, où est le remède ? Evidemment dans ce qui est le contraire de l'orgueil : l'humilité. Vous savez que Jésus-Christ est pour ainsi dire le créateur de cette vertu, qui n'avait pas même de nom chez les païens de la Grèce et de Rome, et que les païens d'aujourd'hui méprisent à leur tour. Et pourtant il n'est pas de vertu plus noble que celle-là. C'est parce qu'il a souci de l'être que le chrétien a appris à dédaigner le *paraître* ; c'est parce qu'il se place devant Dieu et qu'il cherche à lui plaire qu'il a cessé d'être l'esclave ou le courtisan de l'opinion des hommes. Revenons encore à notre texte et à sa place dans l'échelle des Béatitudes. Si vous êtes pauvre en esprit, mon frère, c'est-à-dire si vous sentez ce qui vous manque, et si vous avez appris à pleurer sur vos fautes, vous serez aussi de ceux qui procurent la paix, car vous ne serez pas facile à offenser.

Si l'on vous fait un reproche mérité, vous tiendrez à honneur de reconnaître vos torts ; si le cas est douteux ou le paraît à quelques-uns, vous direz avec douceur, comme votre Maître : « Si j'ai mal parlé ou agi, qu'on me le montre ; si je n'ai pas mérité de blâme, pourquoi me frappe-t-on ? » Si l'on vous injurie sans sujet, ou même à cause de votre attachement à l'Évangile ou de votre fidélité chrétienne, vous vous en réjouirez et vous rendrez grâces à Dieu de l'honneur qui vous est fait d'être traité comme les prophètes, comme les apôtres ou comme Jésus-Christ. Vous pourrez avoir des ennemis, — votre Sauveur en a eus, — mais vous ne serez jamais l'ennemi de personne.

Ce que vous venez de dire, m'objectera-t-on, peut être admis, jusqu'à un certain point, en ce qui touche les relations privées et la paix entre les individus, mais c'est tout à fait inapplicable aux relations internationales. Il serait donc absolument chimérique de nous flatter que l'avènement de la paix entre les nations pourra être hâté par cette voie. Je reconnais la justesse relative de cette objection. Je pense aussi que, dans l'état actuel de notre moralité et de notre civilisation, on ne doit pas s'attendre à trouver de l'humilité dans les protocoles. J'admets que celui qui représente un grand pays ait le droit, le devoir, si l'on veut, d'être plus exigeant et plus susceptible pour sa patrie qu'il ne le serait pour lui-même. Mais il n'est pas tenu d'être arrogant. Il n'est pas obligé d'être injuste. Or, n'est-ce pas être l'un et l'autre que refuser, *a priori*, tout arbitrage, dans quelque condition qu'il se présente ? N'est-ce pas dire : « Je n'attends rien de la raison ; je sais qu'elle n'est pas pour moi ; je ne veux compter que sur la force. » Il faut que nous préparions et que nous amenions un état de l'opinion européenne et mondiale, comme on dit aujourd'hui, où ce langage paraîtra aussi odieux et aussi déshonorant de la part d'un Etat qu'il le serait dans la bouche d'un simple particulier. Qu'est-ce qui pourra le plus y contribuer ? Le progrès de l'esprit de sagesse et d'humilité, qui est l'esprit du Christ, par l'influence, l'exemple et le témoignage de ses disciples.

### III

Une dernière cause de guerre — nous ne pouvons pas les énumérer toutes — c'est l'exagération des diversités qui existent entre les peuples et des oppositions de races, la méconnaissance de la solidarité et de l'unité fondamentale de la race humaine. Les guerres naissent en partie des haines nationales, puis elles les nourrissent et les surexcitent. En temps de guerre, qu'est-ce que le Russe pour le Japonais, le Japonais pour le Russe ? Ce n'est plus un être

humain qui a, comme tout autre, ses qualités et ses défauts, mais qui est en tout cas digne de notre sympathie parce qu'il est homme et qu'il souffre, et aussi parce qu'il est membre et peut-être chef d'une famille dont le bonheur dépend du sien, dont la vie souvent dépend de la sienne ; non : ce n'est plus qu'une bête malfaisante qu'il s'agit d'extirper à tout prix. Le pire, c'est que ces sentiments anti-humains se communiquent aux spectateurs, je veux dire aux neutres, lecteurs de journaux qui se passionnent pour l'un ou l'autre camp. Les novellistes savent que le meilleur moyen de leur plaire, c'est d'enfler le chiffre des morts et de leur offrir de beaux carnages. Pour tel lecteur anglais, le malheur des Russes n'est jamais assez complet ; pour tel lecteur français, les pertes des Japonais ne sont jamais assez énormes. Qu'est-ce donc que la guerre fait de nous, mon Dieu ? et qui nous aurait crus capables de sentiments pareils ? La bête féroce, c'est toi, misérable, qui te repais et le réjouis de l'effusion du sang !

Ici pourtant, mes frères, ce ne sont pas les lumières qui nous manquent. Notre conscience condamne la guerre et par conséquent aussi l'intérêt cruel que trop souvent nous ne pouvons pas nous empêcher d'y prendre. Nous admettons, en principe, la solidarité des races humaines, quoique nous parlions volontiers de celles que nous appelons inférieures avec un injuste dédain. Nous n'ignorons pas que tous les hommes sont frères et devraient se traiter comme tels. C'est un de ces points, devenus rares, sur lesquels toutes les écoles et tous les systèmes contemporains s'accordent, ou à peu près. Qui changera cette conviction théorique en sentiment chaud et puissant, en passion généreuse, en loi écrite dans tous les cœurs ? Celui-là nous sauverait de la guerre ; à force de nous faire sentir qu'elle est sacrilège et impie, il la rendrait impossible. Mais, mes frères, ce bienfaiteur, ce réformateur, ce libérateur, ce pacificateur, nous n'avons pas à l'attendre, nous n'avons pas à le chercher ; vous l'avez tous nommé, c'est Jésus-Christ. Jésus, prêché et commenté par ses apôtres, dont la parole est le prolongement authentique de la sienne, nous a montré que tous les hommes sont vraiment frères, parce qu'ils ont un seul Père, qui est Dieu. Il nous a dit que les hommes de toute nation et de toute langue sont égaux devant la justice divine qui les condamne, parce qu'ils ont tous péché ; mais qu'ils sont aussi tous égaux devant l'amour qui absout et qui sauve, parce qu'ils ont tous été enveloppés dans les mêmes compassions du Père céleste et que le sang rédempteur a coulé pour eux tous sur la croix. Noël va dans quelques jours nous rappeler cette bonne nouvelle, ce sujet d'une grande et universelle joie. Mais, hélas ! tandis qu'aux

clartés de l'arbre traditionnel, nos enfants chanteront de beaux cantiques, à quelque mille lieues de nous, le pâle soleil de Noël éclairera des champs de bataille, où des hommes, qui s'appellent chrétiens, qui portent l'image du Christ et prononcent le nom de Dieu au sein même du carnage, se jetteront avec fureur sur d'autres hommes, pour qui leur Sauveur a donné sa vie, afin de les tuer à coups de baïonnette ou de les assommer à coups de crosse de fusil. Heureusement que ces scènes sanglantes ne sont pas les seules qu'amènera le jour de Noël. Dans les mêmes contrées et dans d'autres contrées païennes, Noël verra des hommes de Dieu, des messagers du Christ, qui ont tout quitté pour l'annoncer aux pauvres païens, leur parler avec une émotion plus qu'ordinaire de l'amour du Père céleste et s'efforcer de les associer à la grande joie. Voilà les deux façons différentes dont l'Europe se comporte à l'égard de ces races inférieures dont je parlais tout à l'heure. D'un côté, des hommes de proie et de sang, — tant pis pour eux s'ils osent s'appeler chrétiens, — leur apportent la poudre qui tue, l'alcool qui empoisonne, la débauche qui dégrade et les chaînes d'un esclavage d'autant plus odieux qu'il est dissimulé. D'un autre côté, des hommes de foi et de dévouement leur apportent l'Évangile qui sauve, qui purifie, qui console et qui civilise par-dessus le marché. Ceux-là, les premiers, font la guerre, ou en bénéficient, et en temps de paix nominale l'oppression qu'ils font peser sur leurs victimes est quelquefois pire que la guerre elle-même ; ceux-ci, les chrétiens, sont les pacificateurs, les fils de Dieu. Laquelle de ces deux tendances l'emportera ? Si c'est la première, l'humanité finira dans quelque vaste conflagration plus meurtrière que les autres. Si c'est la seconde, nous allons au Royaume de Dieu qui est le royaume de la paix.

Nous sommes persuadés, mes chers frères, que le dernier mot appartiendra à Dieu, au bien, à la paix par conséquent, quoique, selon toute probabilité, plus d'une catastrophe et plus d'un jugement divin nous séparent encore de cette fin bienheureuse. Mais notre confiance ne doit avoir rien de passif ni de fataliste. Notre texte nous avertit que le Dieu de paix veut et réclame des collaborateurs. Qui de nous s'écriera de tout son cœur : « Me voici, mon Dieu ! rends-moi capable de travailler pour toi et avec toi ! » Procurer la paix ! nulle tâche n'est plus belle ; mais il convient de nous rappeler que, pour la procurer à d'autres, il faut d'abord l'avoir soi-même. Hâtons-nous donc, si nous ne l'avons pas encore fait, de faire notre paix avec Dieu en revenant à lui de tout notre cœur par la repentance et la foi en Jésus-Christ. Ne craignons pas qu'il nous repousse,

lui qui est le grand pacificateur, lui qui a réconcilié le monde avec lui par Jésus-Christ. Lorsque, enfin, répondant à son appel, nous voulons aussi nous réconcilier avec lui, comment nous fermerait-il ses bras et son cœur ?

Cette paix avec Dieu, le premier de tous les biens, qui est un don de la grâce et un fruit de la foi, conservons-le fidèlement dans une conscience pure ; il n'y a pas de paix possible pour qui désobéit et vit volontairement dans le péché. Si la paix de Dieu habite en nous, elle rayonnera, même involontairement, de nos cœurs comme d'un foyer. Toutefois, il faut aussi travailler directement à procurer la paix à ceux qui nous entourent en marchant dans la charité et dans l'humilité, en aimant toujours et quand même, en rendant le bien pour le mal et la sage et douce parole pour l'injure, en parlant du Prince de la Paix à ceux qui n'ont pas la paix et les exhortant à abjurer à ses pieds leurs dissensions et leurs inimitiés. Enfin, comme le fait entendre l'appel qui nous est adressé aujourd'hui, trop longtemps les Eglises chrétiennes ont paru prendre leur parti de la guerre ou même la bénir, la couvrir de leurs vœux et de leurs *Te Deum*, comme si l'on pouvait sanctifier la haine ; il est temps qu'elles se rangent résolument du côté de l'amour et de la paix ; on a droit de s'attendre à ce que les sociétés de paix et d'arbitrage n'aient pas de membres plus fidèles et plus actifs que les disciples du Christ. Le Seigneur déclare qu'en agissant de la sorte, nous serons appelés fils de Dieu. Certes, cette promesse dépasse notre entendement et nos espérances, mais c'est une raison de plus pour la recevoir avec une confiante et joyeuse reconnaissance, et pour marcher dans la voie où elle deviendra bientôt pour nous une claire et glorieuse réalité.

*Amen.*

18 décembre 1904.